Médiévales

Langues, Textes, Histoire

67 | automne 2014

Histoires de Bohême

Figures de reines dans les chroniques tchèques du XIV^e siècle : idéal, pouvoir, transgressions

Figures of Queens in Czech Chronicles in the Fourteenth Century: Ideal, Power, Transgressions

Věra Vejrychová

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7377>

DOI : 10.4000/medievales.7377

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 31-48

ISBN : 978-2-84292-422-5

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Věra Vejrychová, « Figures de reines dans les chroniques tchèques du XIV^e siècle : idéal, pouvoir, transgressions », *Médiévales* [En ligne], 67 | automne 2014, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7377> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7377>

Tous droits réservés

Věra Vejrychová

Figures de reines dans les chroniques tchèques du XIV^e siècle: idéal, pouvoir, transgressions

Tout au début du XIV^e siècle, les pays tchèques connaissent une transition dynastique qui orientera de façon importante le destin de ce royaume relativement jeune, placé en marge orientale de l'Empire. Après la mort violente de Venceslas III, en 1306, décédé sans héritier mâle, les mariages de trois femmes liées à la dynastie Přemyslide se sont imposés l'un après l'autre, en fonction des partis politiques, comme la solution pour remédier au vide du pouvoir. Deux filles de Vencelas II, l'aînée Anne et la puînée Élisabeth, ainsi que sa deuxième épouse, Élisabeth Richenza, se retrouvent au cœur d'enjeux politiques visant à assurer la continuité dynastique, tandis que d'autres facteurs – la puissance réelle de la noblesse ou la politique impériale et dynastique du roi des Romains, Henri VII de Luxembourg – entrent en jeu. Le mariage de son fils Jean avec Élisabeth Přemyslide, en 1310, met un terme à trois années de luttes et inaugure le règne luxembourgeois dans le royaume de Bohême¹.

Ce moment marquant de l'histoire médiévale tchèque introduit au premier plan des affaires publiques les femmes liées à la famille régnante. Il n'est alors pas étonnant que leur rôle soit décrit par les chroniqueurs de l'époque. Le premier témoignage, et de loin le plus important, est fourni par le *Chronicon Aulae Regiae*, rédigé successivement par deux abbés

1. Cette étude a été réalisée dans le cadre du projet «La perception des différences nationales en bas Moyen Âge: les pays tchèques comme un *exemplum*?», n° 24213, soutenu par l'Agence de la recherche scientifique de l'Université Charles de Prague (GAUK). Parmi de nombreuses études à ce sujet, voir R. CAZELLES, *Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg et roi de Bohême*, Paris, 1947; J. SPĚVÁČEK, *Jan Lucemburský a jeho doba*, Prague, 1994; P. HILSCH, «Johann der Blinde in der deutschen und böhmischen Chronistik seiner Zeit», dans M. PAULY éd., *Johann der Blinde, Graf von Luxemburg, König von Böhmen 1296-1346*, Luxembourg, 1997, p. 21-36; K. BENEŠOVSKÁ éd., *A Royal Marriage: Elisabeth Premyslid and John of Luxembourg - 1310*, Prague, 2011.

cisterciens de Zbraslav, l'abbaye fondée par Venceslas II, en 1292, pour devenir nécropole royale. La plus grande partie est due à Pierre de Zittau, qui reprit le début plutôt hagiographique de la chronique pour la continuer jusqu'en 1338². La *Chronique de Dalimil*, dont l'auteur anonyme (malgré l'appellation habituelle) s'était imposé comme le fervent défenseur des droits de la noblesse tchèque à participer au gouvernement du pays, constitue un autre témoignage contemporain. Dans cette perspective idéologique, il retravaille des sources plus anciennes pour raconter l'histoire de sa « nation » jusqu'à l'arrivée de Jean de Luxembourg en Bohême, et c'est surtout dans les idéaux adressés à la communauté politique en tchèque – puisqu'il s'agit du premier récit historiographique en langue vernaculaire – que réside sa singularité³.

Bien conscient de l'importance de l'historiographie comme support de l'idéologie royale et de sa promotion, Charles IV de Luxembourg commande une réécriture de l'histoire tchèque depuis ses origines, dans laquelle le moment de la transition dynastique devient l'un des points névralgiques du récit. De toutes les chroniques contemporaines, c'est celle de Přibík Pulkava de Radenín qui exprime le plus précisément l'idéologie formulée par Charles IV. Celui-ci intervint au cours des années soixante et soixante-dix dans l'élaboration de cette chronique, donnant ainsi l'impulsion à de multiples réécritures. Le règne de Charles lui-même n'est pas inclus, car le récit s'arrête en 1330 avec la mention de la mort d'Élisabeth Přemyslide⁴. En dehors de ce texte et d'une autre chronique rédigée par le franciscain florentin Jean de Marignol – dont la tentative d'intégrer l'histoire tchèque dans l'histoire universelle ne convainc pas son commanditaire –, le reste de la production de l'époque ne peut pas être qualifié d'officielle, bien que Charles IV ait pu connaître certains de ces travaux. Deux chroniqueurs, François de Prague⁵ et Beneš de Weitmile⁶, sont des continuateurs de l'activité historiographique liée au chapitre cathédral de Prague. Ils reprennent tous les deux le récit fondateur de Pierre de Zittau – même si Beneš de Weitmile le copie indirectement à partir de l'œuvre de François – et, dans les parties originales, enregistrent partiellement et de façon souvent quasi annalistique

la période du règne de Charles IV. En somme, les chroniques tchèques du XIV^e siècle, sur lesquelles nous nous appuyons, relèvent, sauf une, de la production latine et s'inscrivent dans les mouvements historiographiques bien connus de l'écriture monastique et curiale⁷.

Si les femmes de la fin du XIII^e et, surtout, du premier quart du XIV^e siècle attirent l'attention des chroniqueurs construisant une *memoria* dynastique Přemyslide et légitiment l'accès des Luxembourg au trône de Bohême, les épouses de Charles IV sont plutôt négligées dans les récits ultérieurs. Durant le règne consolidé de leur mari, leur rôle politique est perçu, contrairement au temps des crises passées, comme très restreint. L'historiographie moderne s'est néanmoins penchée sur toutes ces reines tchèques en les étudiant comme des figures d'exception, le plus souvent de façon biographique. Sous l'impulsion de la *women's history*, les thèmes relevant de l'expérience féminine, comme la maternité des reines ou la façon dont elles vivaient leurs mariages, ont déjà été étudiés. Ainsi, l'approche descriptive et factuelle se mêle souvent à la volonté de « comprendre » les destins de ces femmes au sein de sociétés patriarcales et de les aborder avec une certaine empathie. Le mécénat et patronage artistique des reines et princesses constituent un autre champ de recherche fécond. Mais si la médiévisque tchèque réussit à couvrir certains domaines de recherche développés depuis des décennies en dehors de ses frontières, elle ne réagit quasiment pas aux impulsions conceptuelles des études qui n'examinent pas les reines dans leur destins particuliers, mais s'interrogent davantage sur la nature de leur office. L'étude de Jo McNamara et Suzanne Wemple sur le déclin du pouvoir des femmes au XII^e siècle a fait ressortir la nécessité de sonder les liens entre les rôles déterminés par le genre et l'accès au pouvoir⁸. Ces analyses amènent à considérer les reines comme des « figures liminales », placées souvent aux marges des fonctions et institutions officielles, dont l'autorité s'exerce par d'autres voies, mais qui participent nécessairement de la construction de la souveraineté⁹.

L'image de ces reines que nous léguaient les chroniqueurs médiévaux correspond forcément à un reflet très partiel de leur pouvoir réel. La mise en récit de leurs actions, réalisée de façon à servir des buts particuliers alors

2. *Chronicon Aulae Regiae*, éd. J. EMLER, *FRB IV*, Prague, 1884, p. 1-337. Le chroniqueur Pierre de Zittau fut très proche des événements liés au changement dynastique en Bohême et l'historiographie considère traditionnellement son témoignage comme absolument crédible : voir T. HOSCHEK, *Der Abt von Königsaal und die Königin Elisabeth von Böhmen (1310-1330)*, Prague, 1900.

3. *Rýmovaná kronika česká*, éd. J. EMLER, *FRB III*, Prague, 1882, p. 1-302. Le texte a été traduit en français par É. ADDE, *La Chronique de Dalimil et les débuts de l'historiographie nationale tchèque en langue vulgaire*, thèse soutenue à l'Université Paris I en 2011. L'édition est en cours de préparation aux Publications de la Sorbonne.

4. *Cronica Przbiconis dicti Pulkava*, éd. J. EMLER, *FRB V*, Prague, 1893, p. 1-326.

5. FRANTIŠEK PRAŽSKÝ, *Cronica Pragensis*, éd. J. EMLER, *FRB IV*, p. 347-456.

6. BENEŠ Z WEITMILE, *Cronica ecclesie Pragensis*, éd. J. EMLER, *FRB IV*, p. 457-548.

7. M. BLÁHOVÁ, « Offizielle Geschichtsschreibung in der mittelalterlichen böhmischen Ländern », dans J. WENTA éd., *Die Geschichtsschreibung in Mitteleuropa*, Toruń, 1999, p. 21-40 ; EAD., « Die Hofgeschichtsschreibung am böhmischen Herrscherhof im Mittelalter », dans R. SCHIEFER et J. WENTA éd., *Die Hofgeschichtsschreibung im mittelalterlichen Europa*, Toruń, 2006, p. 51-73.

8. J. MCNAMARA et S. WEMPLE, « The Power of Women Through the Family in Medieval Europe, 500-1100 », *Feminist Studies*, 1 (1973), p. 126-141, rééd. dans M. ERLER et M. KOWALESKI éd., *Gender and Power in the Middle Ages*, Athènes, 1988, p. 83-101.

9. L. FRADENBURG, « Rethinking Queenship », dans EAD. éd., *Women and Sovereignty*, Édimbourg, 1992, p. 1-13.

même qu'elle est tributaire des figures littéraires et des idéaux véhiculés par une société comme des accents et des limites posés par l'écriture historiographique, constitue l'objet de notre étude, centrée sur la figure d'Élisabeth Přemyslide. Sa vie et ses différentes étapes, nécessairement déterminées par son mariage, nous permettront d'examiner les rôles variés que cette dame joua durant la crise dynastique, puis pendant le règne de son époux. Afin que son parcours ne soit pas perçu uniquement dans sa singularité, mais aussi comme un phénomène inscrit dans un système de valeurs, il sera étudié à travers d'autres figures féminines, qui occupèrent le trône tchèque aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Nous tenterons alors de dégager de ces mises en parallèle les idées structurant la compréhension du statut de la reine en Bohême à cette époque, telle qu'elle apparaît du moins dans les chroniques contemporaines.

La reine par mariage

Elle fut une femme unique, sage dans sa pensée, vigoureuse dans sa parole, chaste et de nobles mœurs, droite quand elle rendait la justice, aimable et douce avec chacun, l'ornement et la gloire du sexe féminin, et donnait des ordres avec perspicacité comme si elle était un homme.

C'est ainsi que le chroniqueur Cosmas de Prague, au début du ^{xiii}^e siècle, caractérise la première femme au pouvoir dans l'histoire tchèque, la «*phitonissa*» Libuše investie de l'esprit prophétique¹⁰. Ce récit fondateur a été interprété comme une version d'un ancien mythe indo-européen, écho d'un ordre matriarcal chez les Slaves et variation sur le thème biblique de la prophétesse Déborah, mais surtout comme une légitimation de la masculinisation du pouvoir¹¹. La description de Libuše expose les qualités nécessaires à l'exercice de l'office public (sagesse, vigueur), mais aussi des éléments associés habituellement à la féminité (douceur, pudeur) et considérées comme étant constitutives de la condition de femme non mariée (chasteté). Dans le passage clé, lorsque Libuše rend un jugement défavorable à l'un des intéressés et provoque son mécontentement, elle est allongée «comme au moment de l'accouchement¹²».

La critique de la prophétesse est centrée sur son comportement féminin, car, par sa posture, elle fait preuve de la mollesse lascive des femmes sans contrôle marital : «elle est bien plus apte à accueillir un homme qu'à rendre des jugements¹³». Son corps est décrit en effet de façon

10. COSMAS, *Chronica Boemorum*, éd. J. EMLER, *FRB II*, Prague, 1874, cap. IV, p. 8.

11. P. GEARY, *Women at the Beginning. Origin Myths from the Amazons to the Virgin Mary*, Princeton-Oxford, 2006, p. 34-42.

12. COSMAS, *Chronica Boemorum*, cap. IV, p. 9.

13. *Ibid.*, cap. IV, p. 9.

à contraster avec ce qui devait être l'expression gestuelle de la chasteté, puisqu'elle exhibe sa sexualité et sa maternité potentielle¹⁴. L'échange entre les protagonistes du récit se situe au croisement de deux discours. L'homme qui se révolte contre le pouvoir de la femme perçoit son comportement comme dégénéré, incompatible avec l'office public, et renvoie la prophétesse aux rôles déterminés par son sexe. Libuše en revanche qualifie ses gestes comme naturels – «*femina sum, femina vivo*» – et le seul problème qu'elle reconnaisse dans son gouvernement est le manque de rigueur. Elle perçoit donc son pouvoir comme fondamentalement féminin, mais légitime. L'ambiguïté de sa personnalité peut effectivement traduire une fascination pour cette figure de la part du chroniqueur¹⁵. Il n'en reste pas moins que son geste fondateur est son mariage avec le laboureur Přemysl, qui devient ainsi le premier ancêtre de la dynastie ducale.

La figure de Libuše reste vive dans l'esprit des héritiers de Cosmas. Pierre de Zittau, sans retracer l'histoire la plus ancienne du pays, se réfère à elle pour parler d'Élisabeth de Bohême¹⁶. Lorsqu'il reprend l'œuvre de son prédécesseur, il cherche à célébrer l'union de la famille royale tchèque avec les Luxembourg, mais les dernières pages de sa chronique sont marquées par une certaine désillusion vis-à-vis du règne luxembourgeois. Cette déception l'amène à comparer l'état contemporain des affaires publiques avec les désordres subis au commencement de l'histoire tchèque. Ce n'est pas le règne de Libuše qui est mis en parallèle, cependant, mais son mariage avec «l'homme étranger». Ce rapprochement est fort symptomatique de la façon dont le chroniqueur de Zbraslav conçoit le rôle de la jeune Přemyslide Élisabeth durant les temps des crises que le royaume de Bohême traversait depuis la mort de son frère. Certes, des pages entières du *Chronicon Aulae Regiae* sont consacrées à la glorification de cette seconde fille de Venceslas II. Cette dernière est systématiquement présentée comme une fille d'excellente vertu et, surtout, comme l'unique héritière du royaume, au détriment de sa sœur aînée, Anne¹⁷. Celle-ci n'est en effet jamais désignée comme reine, mais seulement comme «dame Anne», qualification qui renvoie à son statut dans le cycle de vie familiale et non à son lien avec la souveraineté, au titre de sa position de fille et épouse du roi. Elle n'est donc définie que par son mari. Élisabeth est, au contraire, toujours appelée «fille royale». Elle est décrite comme étant soucieuse du bien commun du pays, souffrant de sa désolation lors des tentatives militaires des Habsbourg

14. Cf. S. SALIH, «Performing Virginité : Sex and Violence in the Katherine Group», dans C. CARLSON et A. WEISL éd., *Construction of Widowhood and Virginité in the Middle Ages*, New York, 1999, p. 95-112.

15. P. GEARY, *Women at the Beginning...*, p. 41-42.

16. *Chronicon Aulae Regiae*, L. II, cap. XXIX, p. 312.

17. K. CHARVÁTOVÁ, «Petr Žitavský a mýtus poslední Přemyslovny», *Historie – Otázky – Problémy*, 3/2 (2011), p. 41-53 (p. 47-50).

et du règne de son beau-frère¹⁸. Aussi son activité se déploie-t-elle vers la sphère publique et, grâce à «sa diligence naturelle, à la prudence de ses paroles et à la douceur de ses mœurs de jeune fille», elle gagne de nombreuses personnes à sa cause¹⁹. Mais l'implication active de la princesse dans les affaires qui mènent à l'heureuse résolution, l'alliance avec Jean de Luxembourg, reste en réalité assez limitée. Le projet même et les négociations avec le roi des Romains Henri VII se déroulent sans qu'elle n'y prenne aucune part²⁰. En tant que fille orpheline dépourvue de protection familiale, elle devient facilement la proie de ses ennemis, et c'est seulement «grâce à l'intervention divine» que la périlleuse route qui la conduit à Spire s'achève dans la joie du mariage promis²¹. Dans tous ces passages, le narrateur insiste énormément sur la fragilité de la situation, sur la faiblesse de la princesse. Tout prend évidemment place dans sa stratégie visant à présenter la sauvegarde du royaume comme le résultat de l'activité louable des cisterciens. En tant que médiateurs de la volonté de Dieu, ces derniers contribuent à son accomplissement et, en même temps, suppléent l'autorité paternelle disparue. Le rôle d'Élisabeth consiste finalement à conserver la perfection de son comportement selon les normes liées explicitement à la virginité²². Elle se doit d'être douce, aimable, complaisante, chaste, pudique, et toutes ces qualités s'expriment à merveille dans la rencontre avec sa nouvelle famille. Face à la reine Marguerite de Brabant, Élisabeth reste très timide, garde le silence, tandis que la production des paroles et des gestes est assurée par la reine²³.

Quand Élisabeth quitte la Bohême, «ses ennemis», selon Pierre de Zittau, la comparent à Dinah, figure exemplaire des jeunes filles imprudentes. La menace du viol fonctionne, dans la chronique, en contraste avec le récit biblique, qui sert de fond sémantique sur lequel se construit le triomphe du parti pro-luxembourgeois. Élisabeth ne rentre pas déshonorée, en effet, mais au contraire honorablement mariée, et son union est salutaire pour le pays. C'est du moins ce que le chroniqueur de Zbraslav pense lorsqu'il rédige cette partie de l'ouvrage. Avec le mariage d'Élisabeth, un nouveau chapitre de l'histoire tchèque commence, et sa vie, telle qu'elle est dépeinte

18. *Chronicon Aulae Regiae*, L. I, cap. LXXXIX, p. 123. La situation politique est résumée par M. MARGUE, «L'épouse au pouvoir. Le pouvoir de l'héritière entre pays, dynasties et politique impériale à l'exemple de la maison de Luxembourg (XIII^e-XIV^e s.)», dans É. BOUSMAR, J. DUMONT, A. MARCHANDISSE et B. SCHNERB éd., *Femmes de pouvoir, femmes politiques durant les derniers siècles du Moyen Âge et au cours de la première Renaissance*, Bruxelles, 2012, p. 269-310 (p. 286-295).

19. *Chronicon Aulae Regiae*, L. I, cap. XCII, p. 129.

20. *Ibid.*, L. I, cap. XC-XCVII, p. 124-141.

21. *Ibid.*, L. I, cap. XCVIII, p. 141-142.

22. Cf. R. BARNHOUSE, *The Book of the Knight of the Tower : Manners for Young Medieval Women*, New York, 2006, p. 79-83.

23. *Chronicon Aulae Regiae*, L. I, cap. C, p. 145-146.

par Pierre de Zittau, s'en trouve également profondément changée. Le geste qui sauve le pays est effectué à l'initiative de ses protecteurs au temps de sa virginité et réussit grâce à elle. Désormais, la narration est centrée sur le roi qui reprend la fonction de sauveur – c'est lui qui est célébré lors de l'entrée à Prague – et le rôle d'Élisabeth n'est plus véritablement mis en avant pour le début du règne²⁴.

Les chroniqueurs liés au chapitre cathédral, François de Prague et Beneš de Weitmile, reprennent une bonne part de ce récit; les quelques modifications qu'ils apportent ne concernent pas la princesse Přemyslide. Sa figure est en revanche complètement réécrite dans la chronique de Přibík Pulkava. La jeune fille intimidée se change ici en représentante fière de sa famille, capable d'agir avec vigueur pour préserver l'honneur de sa *memoria*, de menacer ses ennemis, d'organiser même sa fuite de prison et d'assurer le soutien à sa cause. Elle ne dispose pas seulement d'un extraordinaire courage, elle est aussi douée de sagesse politique. Qu'elle s'adresse à ses adversaires ou à ses alliés, elle maîtrise sa parole en toute situation. L'orpheline ornée de toutes les vertus de la virginité devient ainsi une femme politiquement mûre et indépendante. C'est peut-être pour cette raison que le chroniqueur avance son âge à vingt-six ans, alors qu'elle en a dix-huit²⁵. Mais l'action décisive de la princesse se poursuit même après son mariage. En effet, des liens qu'elle avait noués auparavant aident le couple royal à s'emparer de Prague et à établir sa domination²⁶. Ainsi, si Pulkava travaille avec les mêmes motifs que le chroniqueur de Zbraslav, ses perspectives sont bien différentes.

Dans toute situation de transition, et d'autant plus en l'absence d'héritier mâle, les reines émergent avec un pouvoir spécial, assurant ainsi la continuité dynastique. La conscience de ce rôle éminemment important se lit dans certaines œuvres historiographiques commanditées et, souvent, directement influencées par les reines ou les filles royales qui désiraient présenter leurs aïeules comme des femmes contrôlant leur destin, fortes et politiquement actives²⁷. Les relations d'Élisabeth avec Pierre de Zittau, que l'on qualifie d'étroites, voire d'amicales, laissent supposer que la reine Přemyslide devait cautionner sa version des événements²⁸. Dans la narration légitimant l'avènement des Luxembourg en Bohême, Élisabeth devait jouer le rôle de l'héritière susceptible de transmettre le droit à la couronne et, sur le plan comportemental, elle devait incarner un idéal susceptible d'être proposé aux jeunes filles. Si elle-même ne souhaitait pas être dépeinte comme

24. *Ibid.*, L. I, cap. CVIII-CIX, p. 170-178.

25. *Cronica Pržibiconis*, L. II, p. 195-196.

26. *Ibid.*, L. II, p. 196-197.

27. Cf. L. BAREFIELD, *Gender and History in Medieval English Romance and Chronicle*, New York, 2003, p. 37-72; P. GEARY, *Women at the Beginning...*, p. 8-25.

28. K. CHARVÁTOVÁ, «Petr Žitavský a mýtus poslední Přemyslovny...», p. 43-44.

une championne assurée et intrépide face aux coups du destin, même dans les situations extrêmement défavorables, le chroniqueur, qui travaillait sur commande de son fils, la présente comme une femme indépendante, suivant opiniâtement son intérêt social et familial. Sinon directement à l'initiative de Charles IV, du moins avec son approbation, le passage du changement dynastique et l'implication de sa mère dans les affaires furent donc réécrits de façon à présenter une véritable femme de pouvoir.

L'épouse royale en temps de crises

Le mariage royal fonctionne comme un modèle de l'ordre social et, comme tel, il reflète la communauté paisible du royaume²⁹. Par l'exercice de la souveraineté, il est différent des autres couples ; en même temps, du fait même de son rôle exemplaire, il est dans leur continuité. Un traité moral sur le ménage, rédigé à la fin du xiv^e siècle par le noble tchèque Thomas de Štítné, assigne au maître la fonction de garant de l'ordre exerçant l'autorité envers sa femme et le ménage entier. Les consignes concernant son épouse puisent bien plus largement dans un registre moral. Son autorité repose surtout sur son caractère exemplaire vis-à-vis de ses enfants et de ses serviteurs, dont l'épouse doit surveiller plus particulièrement la chasteté³⁰. L'attitude tolérante de l'auteur, notamment en matière de sexualité conjugale³¹, n'empêche pas que les thèmes qu'il a choisi de traiter dépendent de conceptions genrées. Ce même auteur traduisit du latin le *Liber de moribus* de Jacques de Cessoles, un ouvrage dont une partie se présente comme un petit miroir de conduite royale. La répartition des rôles dans le couple souverain fait évidemment écho à des écrits sur le ménage, mais l'idéal de la reine est déterminé de façon bien plus importante par le genre. Certes, l'identité du roi se construit également à travers diverses représentations de la masculinité, mais il est unique par son office³². La reine, en revanche, doit suivre les mêmes prescriptions comportementales que toutes les autres femmes : « Ce que je dis à propos de la reine, entendez-le aussi bien, vous, mesdames³³. » Son exemplarité ne s'adresse pas à tous les sujets dans la même mesure que celle de son mari. Elle se place au

sommet d'une hiérarchie plus proprement féminine. Tandis que le roi est défini surtout par rapport au corps politique du royaume, la reine l'est par sa condition à l'intérieur du couple. Et c'est précisément par la proximité du corps royal, compris dans les deux sens explicités par Ernst Kantorowicz, que la reine acquiert son statut. Son autorité est donc inextricablement liée à ses rôles d'épouse et de mère du roi³⁴. Dans ses écrits destinés aux femmes, Christine de Pizan assigne d'ailleurs une influence importante à la reine, surtout à travers ses relations intimes au sein de la famille royale. Grâce aux qualités perçues comme typiquement féminines – douceur, modestie, patience –, elle doit exercer une influence positive sur son mari, aussi bien dans les affaires publiques que dans la sphère privée³⁵. Sa fonction est celle de conciliatrice, médiatrice de la paix, qui intercède auprès de son époux et participe ainsi à la construction de la « régauté », puisque le roi peut accorder merci sans paraître faible ou injuste³⁶.

La première épouse de Venceslas II, Guta de Habsbourg, apparaît dans la chronique de Zbraslav comme une figure emblématique de la bonne reine. Dès son arrivée dans une Bohême désolée par une période de désordres dus à la minorité du roi, la toute jeune reine ne tarde pas à montrer au peuple son amour, à écouter ses plaintes, à consoler les plus pauvres. Elle veille aussi sur la piété de son mari, lui conseillant de prendre un confesseur ; elle devient l'institutrice et gardienne de ses dames d'honneur et s'emploie à arranger la paix avec son frère³⁷. Par son activité et sa perfection, elle garantit non seulement la vertu des autres, mais fonctionne aussi comme un agent de cohésion à l'intérieur de sa famille et entre sa famille et le royaume³⁸. La volonté d'intégrer tous ces éléments dans le portrait de Guta reflète évidemment le parti pris du premier abbé de Zbraslav, très élogieux vis-à-vis du fondateur de son abbaye et de son épouse, mais formule également un idéal de reine, active dans le domaine public de façon appropriée et conforme à sa féminité. L'abondance des vertus désirables, soulignée

29. J. PARSONS, « Family, Sex, and Power: The Rythmes of Medieval Queenship », dans Id. éd., *Medieval Queenship*, New York, 1993, p. 1-12.

30. TOMÁŠ ZE ŠTÍTNÉHO, *O hospodáři, o hospodyně a o čeledi*, éd. F. ŠIMEK, *Knížky o hře šachové a jiné*, Prague, 1956, p. 99-124.

31. P. RYCHTEROVÁ, « Žena a manželství v díle Tomáše ze Štítného », *Mediaevalia Historica Bohemica*, 6 (1999), p. 95-109.

32. TOMÁŠ ZE ŠTÍTNÉHO, *Knížky o hře šachové*, éd. F. ŠIMEK, *Knížky o hře šachové a jiné*, p. 351-405 (p. 361-370) ; K. LEWIS, *Kingship and Masculinity in Late Medieval England*, Londres, 2013.

33. TOMÁŠ ZE ŠTÍTNÉHO, *Knížky o hře šachové*..., p. 371.

34. J. PARSONS, « Ritual and Symbol in the English Medieval Queenship to 1500 », dans *Women and Sovereignty*..., p. 60-77 ; P. STAFFORD, « Emma: The Powers of the Queen in the Eleventh Century », dans A. DUGGAN éd., *Queens and Queenship in Medieval Europe*, Woodbridge, 1997, p. 3-26.

35. CHRISTINE DE PIZAN, *La Cité des dames (Città delle Dame)*, éd. E. RICHARDS, Rome, 2003, p. 80-92.

36. T. ADAMS, « Moyennerresse de traictié de paix : Christine de Pizan's Mediators », dans K. GREEN et C. J. MEWS éd., *Healing the Body Politic*, Turnhout, 2005, p. 176-200 ; H. MAURER, *Margaret of Anjou: Queenship and Power in Late Medieval England*, Woodbridge, 2003, p. 10-12.

37. *Chronicon Aulae Regiae*, L. I, cap. XX, p. 26-27 ; cap. XXXIII, p. 40-41 ; cap. XLV et XLVIII, p. 55-56 et 58-59.

38. Cf. T. EARENIGHT, *Queenship in Medieval Europe*, Basingstoke-New York, 2013, p. 6 ; M. GAUDE-FERRAGU, *La Reine au Moyen Âge. Le pouvoir au féminin (xiv^e-xv^e siècle)*, Paris, 2014, p. 114-133.

par le chroniqueur cistercien, suggère que la fille de Guta, Élisabeth, ne faillirait pas non plus dans ce rôle. Les circonstances, son âge supérieur à celui de son mari et son enracinement dans le milieu tchègue prédestinaient cependant la princesse Přemyslide à un rôle politique dépassant les limites communément admises à l'époque³⁹. Sa participation au pouvoir est en effet confirmée par les chartes de 1312, où la reine figure en tant que *consors* ou *collateralis*⁴⁰. L'évidence documentaire n'est pourtant corroborée que de façon assez discrète par les témoignages des chroniques, qui restent centrées sur le roi⁴¹.

Très tôt, le règne luxembourgeois rencontra une opposition. Le modèle du pouvoir royal fort, qu'avançaient Jean et plus encore Élisabeth à la suite de son père, se heurta aux exigences de la noblesse, qui sortit de la crise de succession puissante et avide. Après l'escalade du conflit en 1317-1318, le roi abandonne l'imposition du pouvoir central fort au profit d'un réalisme politique permettant une solution plus durable. Cependant, la reine fait preuve d'un comportement très éloigné du rôle attendu. Lorsque, en l'absence du roi, elle tourne le dos aux affaires publiques et s'enferme dans un petit cercle familial, Pierre de Zittau constate qu'elle ne pouvait plus observer de ses propres yeux le désordre général. Et lorsqu'elle refuse d'accorder le pardon au représentant du parti opposé, la chronique, tout en confirmant la justesse de sa colère provoquée par les atteintes aux prérogatives royales, regrette son obstination qui maintient le corps politique divisé : « La dureté juste, ou plutôt la justice dure si obstinée dans l'esprit féminin causa maintes souffrances »⁴². Cette petite remarque montre que Pierre de Zittau percevait la divergence entre l'attitude d'Élisabeth et le comportement souhaité de la reine, qui devrait s'engager à apporter la concorde.

La situation en 1319 fut encore plus grave parce qu'elle atteignit directement le couple royal, censé pourtant incarner l'unité du royaume. Dans un contexte politique sous-tendu par un possible projet d'Élisabeth pour prendre en main le gouvernement au nom de son jeune fils et les craintes réelles du roi qu'un tel coup puisse être porté contre lui sont mises en narration à travers des représentations genrées. La reine est accusée par ses opposants politiques d'avoir charmé le roi à tel point qu'il n'écoute personne d'autre⁴³. Ces attaques jouent sur un double aspect. D'une part,

elles touchent l'office du roi, qui doit jouir du pouvoir suprême, alors qu'il le cède à la reine ; d'autre part, elles atteignent sa masculinité, puisqu'il se laisse dominer par sa femme. Celle-ci réussirait grâce à la ruse et à un pouvoir suspect, facilement associable à la magie. Cette dimension inquiétante est éliminée dans la version postérieure de Beneš de Weitmile, où les conspirateurs critiquent simplement les conseils de la reine. Or, dans la théorie politique, la reine conseillère représente au contraire un complément désirable au règne du roi⁴⁴. Mais, lorsque ses adversaires renvoient Élisabeth aux « œuvres de femmes », ils insinuent que sa participation au gouvernement constitue une transgression des frontières délimitées par son sexe et identifient ainsi la catégorie de *queenship* à celle de la féminité, refusant un pouvoir quelconque à l'office de la reine.

La chronique de Zbraslav poursuit son récit avec l'attaque par le roi du château de Loket dans la Bohême de l'Ouest, où siège la reine avec ses enfants⁴⁵. Une telle violation du lien d'amour entre les époux déclenche, d'après le chroniqueur, un comportement effréné et tyrannique du roi Jean, ce qui sous-entend qu'un mariage harmonieux fonctionne comme une régulation désirable des vices. Par sa colère, sa violence, sa grossièreté verbale, son ivrognerie et ses manquements à ses promesses, le roi faillit dans ce qui constitue à la fois sa masculinité et son office royal. Dans un contexte différent, Katherine Lewis note, à propos du travail de Joanna Laynesmith, que « les identités genrées du roi et de la reine forment une dynamique relationnelle et la capacité de la reine de se conformer aux idéaux prescrits dépend de l'expression de la masculinité de son mari »⁴⁶. Or, le roi Jean est clairement défaillant sur ce plan. Son comportement insensé est donc mis en parallèle avec la victimisation de la reine. En effet, son mari restreint au minimum l'espace où pourrait se déployer son influence positive et son bon conseil. Mais certaines fautes sont imputées à Élisabeth, qui quitta le roi « indignée », manquant donc à son devoir d'humilité nécessaire à l'apaisement de la discorde⁴⁷.

Ce dysfonctionnement total du couple reflète la désintégration du pays. La crise culmine lorsque les bourgeois de la Vieille Ville de Prague, aux côtés de la reine et de ses partisans issus de la noblesse, s'opposent au roi, même si Pierre de Zittau nie toute implication active de la reine.

39. A. FÖSSEL, *Die Königin im mittelalterlichen Reich. Herrschaftsausübung, Handlungsspielräume*, Stuttgart, 2000 ; EAD., « From the *Consors Regni* to the *Koenigs Husrrouwe* ? Some Comments on the Decline of the Queen's Power in the Medieval German Empire », dans *Femmes au pouvoir, femmes politiques...*, p. 83-90.

40. B. KOPÍČKOVÁ, *Eliška Přemyslovna*, Prague, 2008, p. 39-40.

41. *Chronicon Aulae Regiae*, L. I, cap. CIX et CXXVI, p. 175-180 et 227-229.

42. *Ibid.*, L. II, cap. I, p. 243.

43. *Ibid.*, L. II, cap. VI, p. 250.

44. BENEŠ Z WEITMILE, *Cronica ecclesie Pragensis*, L. I, p. 475. Sur le thème des conseils de la reine au roi, voir C. QUENTEL-TOUCHE, « Charles V's Visual Definition of the Queen's Virtues », dans K. GREEN et C. MEWS éd., *Virtue Ethics for Women (1250-1500)*, Dordrecht, 2011, p. 53-80.

45. *Chronicon Aulae Regiae*, L. II, cap. VI, p. 251.

46. K. LEWIS, *Kingship and Masculinity...*, p. 9-10 ; J. LAYNESMITH, *The Last Medieval Queens*, Oxford, 2004.

47. Cf. A. M. GENDT, *L'Art d'éduquer les nobles damoiselles. Le livre du Chevalier de la Tour Landry*, Paris, 2003, p. 213-223.

Dans son récit, c'est au contraire la peur du roi qui motive son refuge à Prague⁴⁸. L'accord qui met un terme aux luttes est conclu sans la reine et le chroniqueur achève ce morne épisode par une prière pour la paix adressée à la Vierge⁴⁹. L'invocation mariale n'est pas fortuite, parce que, dans les chapitres suivants, les prières s'adressent au Christ ou à Dieu. Au cours du XIII^e siècle, la Vierge devint en effet un modèle de l'intercession féminine et sa présence dans le texte tend un miroir au couple royal, indiquant les rôles à suivre. Quand François de Prague et Beneš de Weitmile réécrivent ce passage, ils incluent la reine dans l'accord entre le roi et la ville de Prague⁵⁰. Cette mise en place de la concorde est, dans la relation de Beneš, couronnée par le redressement moral du roi encouragé par le bon conseil de ses fidèles. Symptomatiquement, la reine ne joue aucun rôle dans son rejet du comportement répréhensible. Même si la pédagogie morale de Pierre de Zittau fut en quelque sorte abandonnée par ses successeurs, une tension entre l'idéal et les comportements réels persiste dans leur récit, bien que nettement moins prononcée.

Comme veuve délaissée

Au début de 1325, Élisabeth revint en Bohême depuis la Basse-Bavière où elle avait passé plus de deux ans auprès de sa fille et de son gendre. À propos de cette dernière étape de sa vie, le chroniqueur de Zbraslav note les allées et venues de Jean de Luxembourg dans le pays mais constate que la reine est délaissée à Prague comme veuve, dépourvue de consolation et appauvrie⁵¹. Cette description se rapporte évidemment à sa vie conjugale effondrée, et donc à la chasteté qui est constitutive du veuvage idéal. Sur ce plan, son comportement contraste fortement avec celui de sa contemporaine et parente, sa belle-mère Élisabeth Richenza. En tant que double veuve royale, d'abord de Venceslas II et puis de Rodolphe de Habsbourg, qui régna brièvement après la mort du dernier roi Přemyslide, cette dame vécut dans une relation ouvertement adultère jusqu'à la mort de son amant, Henri de Lipá, l'un des plus puissants nobles du royaume. Pierre de Zittau mentionne leur relation pour la première fois dans le contexte des troubles politiques qui, en 1315-1316, suivirent l'arrestation de Lipá. Dans cette situation, la reine veuve soutient le parti de son amant, opposé au pouvoir royal⁵². D'autres méfaits commis par Henri de Lipá sont motivés, aux dires du chroniqueur, par sa «plus grande adhésion à la reine veuve

qu'il n'est convenable au préjudice du roi⁵³». Finalement, la rupture du couple royal en 1319, causée par le dénigrement de la reine Élisabeth auprès du roi, est de nouveau liée à ce noble qui «aimait grandement madame la belle-mère de la reine, et ainsi scandalisait mainte gent⁵⁴». Ainsi, le comportement de la reine veuve est clairement mis en relation avec le corps politique du royaume, avec l'état de la chose publique, et il serait erroné de considérer les actions royales en matière de vie conjugale ou extra-conjugale comme une affaire privée. D'ailleurs, l'emploi du mot *scandalum* signale une transgression grave de l'ordre public⁵⁵. En effet, le corps de la reine veuve, s'il n'est plus susceptible de discréditer la succession, est tout à fait susceptible de fragiliser la situation politique⁵⁶. Si le pouvoir de la reine dérive de son statut d'épouse, de la proximité du corps du roi, c'est par la proximité de son corps que les hommes peuvent, en l'absence de son mari, accéder au pouvoir. Or, cet accès n'est évidemment pas légitime, ni légitimé dans le cadre de la souveraineté royale, et c'est pour cette raison principalement que l'adultère de la reine veuve est perçu comme dangereux, beaucoup plus qu'immoral. L'analyse des témoignages sur la grand-mère paternelle d'Élisabeth Přemyslide, la reine Cunégonde, qui vécut une relation amoureuse après la mort de son mari, atteste les mêmes craintes. La seule condamnation morale explicite de ce lien provient de la plume de Beneš de Weitmile, mais lui aussi souligne, comme Pierre de Zittau et François de Prague, la montée au pouvoir de l'amant et, plus tard, de l'époux ambitieux de la reine veuve. De même, les crises successives de la deuxième décennie du XIV^e siècle sont construites de manière plus ou moins explicite, dans la narration, autour de deux couples : Richenza et Henri de Lipá, Élisabeth et Jean de Luxembourg. Si la haine mutuelle entre ces deux femmes est le motif premier des troubles, elle ne devient effective qu'à travers les actions de Lipá et son emprise graduelle sur le roi. C'est la relation illicite de la reine veuve qui cause alors, dans l'instance ultime, la désagrégation du couple royal et l'éclatement de la situation politique en Bohême.

Les dernières années d'Élisabeth Přemyslide sont souvent présentées comme l'abandon absolu de toute entreprise politique. Et pourtant, le *Chronicon Aulae Regiae* note ses actions avec une fréquence bien plus élevée qu'auparavant. Celles-ci relèvent du champ traditionnel des activités

48. *Chronicon Aulae Regiae*, L. II, cap. VII, p. 252.

49. *Ibid.*, L. II, cap. VII, p. 253.

50. FRANTIŠEK PRAŽSKÝ, *Cronica Pragensis*, L. II, cap. V, p. 392; BENEŠ Z WEITMILE, *Cronica ecclesie Pragensis*, L. I, p. 476.

51. *Chronicon Aulae Regiae*, L. II, cap. XVI, p. 275.

52. *Ibid.*, L. I, cap. CXXVI, p. 228-229.

53. *Ibid.*, L. II, cap. I, p. 243.

54. *Ibid.*, L. II, cap. VI, p. 250.

55. Cf. B. GUENÉE, «Fiction et réalité dans l'œuvre du Religieux de Saint-Denis : l'exemple de la paix de Tournai (1385)», *Revue des langues romanes*, 97 (1993), p. 3-13.

56. Cf. J. LAYNESMITH, «Telling Tales of Adulterous Queens in Medieval England: from Olympias of Macedonia to Elizabeth Woodville», dans L. MITCHELL éd., *Every Inch a King : Comparative Studies in Kings and Kingship in the Ancient and Medieval Worlds*, Leyde, 2012, p. 195-214.

de la reine, du soutien aux institutions religieuses (surtout le monastère de Zbraslav), du soin porté à la *memoria* familiale (translation du corps de son frère à Prague ou efforts pour la canonisation d'Agnès Přemyslide), de la construction de l'image de piété personnelle (collection de saintes reliques)⁵⁷. Mais ce domaine d'actions devient aussi une manière de faire valoir son souci du bien public, soigneusement enregistré par son ami de longue date. Pour l'année 1328, ce dernier mentionne les signes célestes, annonceurs de catastrophes terribles menaçant le royaume, et rapporte comment l'organisation de processions avec des reliques par la reine parvint à attendrir Dieu⁵⁸. Ainsi, Élisabeth use de son «veuvage» dans la chasteté et avec une piété exemplaire, et réussit enfin à réaliser – en dehors du rôle maternel – son *queenship*, de façon certes limitée, mais relativement indépendante.

Dans la louange funéraire, l'auteur du *Chronicon Aulae Regiae* chante, parmi toutes les qualités typiquement féminines dont la reine Élisabeth était parée, la vigueur virile présidant à la réalisation de ses œuvres⁵⁹. La *Fortitudo*, une des vertus cardinales, appartient évidemment à l'appareil de chaque roi prétendant au bon règne, mais le *Miroir des dames* de Durand de Champagne la juge nécessaire à toute œuvre de portée publique, et donc nécessaire également aux reines⁶⁰. Elle se déploie à la fois dans la sphère morale, intellectuelle et physique, et leur interconnexion est manifeste dans les mentions de la force féminine par les chroniques tchèques. Une relation curieuse, fournie par Beneš de Weitmile, parle de la force physique extraordinaire d'Élisabeth de Poméranie, la quatrième épouse de Charles IV. Elle était capable, aux dires du chroniqueur qui se présente comme témoin oculaire, de briser des armures et d'autres objets en fer⁶¹. Les témoins de ces démonstrations comparent la reine à Libuše, car «depuis son temps, il n'y eut en Bohême de femme aussi forte». Or, ni Cosmas ni Dalimil n'associe la prophétesse à l'idée de force. C'est simplement pour son engagement dans la gestion des affaires publiques que le chroniqueur du XIV^e siècle et ses contemporains rattachent la justicière mythique à l'aspect physique de la *Fortitudo*. Mais les deux dames sont reliées encore par un autre aspect. Élisabeth de Poméranie sait gérer les qualités qui la font sortir du cadre de la féminité imaginée normativement et, avec sa parfaite modestie, elle ne se vante pas de sa force et ne l'exhibe qu'à l'invitation de son mari. Sa force est donc sujette à un contrôle relevant

de la détermination genrée. Ainsi, elle fait écho à l'humilité de Libuše qui céda à la critique, pourtant mal fondée, et délégua son pouvoir à un homme. L'antipode de ce comportement exemplaire émerge dans le récit mythique de la «guerre des filles».

Après la mort de la prophétesse Libuše, certaines de ses «princesses» renient son geste de soumission et s'opposent au pouvoir masculin. La chronique de Dalimil développe le motif déjà contenu chez Cosmas, en insistant plus amplement sur les qualités liées aux catégories du genre. Les filles qui veulent combattre les hommes s'approprient l'habileté dans l'art de la guerre et, pendant un certains temps, triomphent des hommes, aussi bien par la force des armes que par les ruses. Mais, au moment ultime, lors de l'affrontement fatal, leur *mimesis* de la masculinité se révèle entièrement fausse et c'est l'essence de leur féminité, la fragilité physique et morale, qui éclate en face de la mort, quand elles ne dédaignent pas quémander la grâce⁶². Cet *exemplum* pointe évidemment les effets néfastes de l'orgueil féminin en soulignant la dichotomie sexuée des rôles clairement définis, mais aussi l'ensemble des qualités qui doivent s'attacher à l'une et l'autre catégorie. Les représentations masculinisées d'une Isabelle de Castille et d'autres reines influentes depuis Zénobie représentent le revers de la même médaille et traduisent le malaise qu'il y a à penser le pouvoir au féminin⁶³. La féminité désirée étant peu compatible avec l'exercice du pouvoir en dehors des voies traditionnelles, le qualificatif *viriliter* colle naturellement à toutes celles qui, par leurs actions, même légitimes, dépassent les rôles habituels. Même un Pierre de Zittau, qui s'efforce de présenter son héroïne en toute conformité avec l'idéal de la douceur, contrairement au chroniqueur Pribík Pulkava, fait appel au mot *viriliter* pour glorifier la manière dont elle exerçait son office.

Dans la chronique de Zbraslav, qui fixa l'image de la reine pour la postérité non seulement immédiate, mais jusqu'à nos jours, plusieurs périodes distinctes de la vie de la reine Élisabeth de Bohême se dessinent au gré du cycle de sa vie féminine. Elles sont définies tant par des relations variées avec l'autorité masculine que par des rapports changeants au pouvoir. La première étape est celle de sa virginité, qui se distingue par un geste politique tout à fait déterminant : l'acceptation et la conclusion du mariage qui assure la continuité du règne. Élisabeth n'agissait pas seule, mais sous la tutelle des abbés cisterciens (ou de certains nobles dans les récits postérieurs), qui suppléaient le rôle paternel. La deuxième période décrit Élisabeth aux côtés de son mari. Cette dernière est d'abord présentée

57. *Chronicon Aulae Regiae*, L. II, cap. XVII, p. 280 ; cap. XIX, p. 286 ; cap. XX, p. 291-292 ; cap. XXI, p. 293 ; cap. XXIV, p. 303.

58. *Ibid.*, L. II, cap. XX, p. 288.

59. *Ibid.*, L. II, cap. XXV, p. 306.

60. R. LAHAV, «A Mirror of Queenship: The *Speculum dominarum* and the Demands of Justice», dans *Virtue Ethics...*, p. 31-44.

61. BENEŠ Z WEITMILE, *Cronica ecclesie Pragensis*, L. IV, p. 542-543.

62. *Rýmovaná kronika česká*, cap. VIII-XV, p. 18-35.

63. M.LADERO QUESADA, «Isabelle de Castille: l'exercice du pouvoir et modèle politique», dans *Femmes au pouvoir, femmes politiques...*, p. 47-66. Cf. CHRISTINE DE PIZAN, *La Cité des dames*, p. 106-136, avec les portraits de Sémiramis, Thomyris, Penthesilea et Zénobie parmi les premiers.

comme une sorte de pendant à l'activité politique de Jean de Luxembourg, mais surtout, elle devient mère et remplit la fonction essentielle d'une reine. Par la suite, lorsqu'éclate la crise du royaume et du couple, Élisabeth devient victime, souffrante, dépourvue de la protection et du soutien matériel de son mari, et même chassée du royaume. La troisième et dernière période, après son retour en Bohême jusqu'à sa mort, est définie par une vie sans époux, dans un veuvage virtuel, mais avec la liberté d'exercer les activités typiques pour les reines et non sans dimension publique. Ce compte rendu de la réalité politique de la Bohême dans le premier tiers du XIV^e siècle doit être lu, non seulement comme le témoignage d'un lien personnel et amical du chroniqueur avec la reine et, par conséquent, comme une représentation biaisée de ses actions, mais aussi comme une volonté intrinsèque au travail de l'écriture historique d'interpréter les comportements en fonction de systèmes de valeurs, de normes et d'idéaux sociaux, où la dimension du genre joue un rôle important. Élisabeth Přemyslide n'incarnait pas, dans son office de reine, l'élément étranger et donc potentiellement menaçant l'unité du pays, à la différence de presque toutes les reines. Cela est aussi thématiqué dans les chroniques tchèques, depuis les invectives violentes contre les princesses allemandes dans la chronique de Dalimil, jusqu'à des jugements plus atténués vis-à-vis de Blanche de Valois, première épouse de Charles IV, ou Béatrice de Bourbon, deuxième épouse de Jean de Luxembourg, chez Pierre de Zittau. Ce dernier observe, d'abord avec crainte, l'incapacité à communiquer autrement qu'en français, mais très tôt apprécie l'effort de Blanche pour apprendre l'allemand afin de « mieux côtoyer les gens du pays⁶⁴ ». Élisabeth Přemyslide fut, aux yeux de ses contemporains et des chroniqueurs postérieurs, le support de la légitimité de Jean de Luxembourg. Exprimer cette légitimité de façon intransigeante, même au détriment des normes génériques, comme l'a fait Přibík Pulkava, correspondait à l'idéologie élaborée dans l'entourage de Charles IV. Chez Pierre de Zittau se lit, en revanche, un désir constant de mettre les actions des époux royaux en parallèle avec ce qu'elles devaient être. De ce point de vue, la critique très ouverte du roi s'enracine dans l'idée d'un règne fort et le jugement parfois critique de la reine concerne davantage son rôle d'épouse royale que l'office de reine en tant que tel. Ainsi, personne ne sut mieux que cet ami d'Élisabeth de Bohême rendre compte de la relation de dépendance entre différents régimes de *queenship* et de la catégorie du genre dans ses multiples aspects.

Věra VEJRYCHOVÁ – Université Charles de Prague, Faculté des Lettres, Département de l'histoire tchèque (ÚČD FF); Université Paris-Sorbonne (ÉD 1).

Figures de reines dans les chroniques tchèques du XIV^e siècle : idéal, pouvoir, transgressions

Cet article étudie l'image des reines dans les chroniques tchèques du XIV^e siècle, en se concentrant sur la figure d'Élisabeth de Bohême, située au point de transition dynastique entre les Přemyslide et les Luxembourg. Les récits divergents de sa vie et de ses différentes étapes, nécessairement déterminées par son mariage, permettent d'analyser à quel point la mise en narration tient compte des tensions entre les comportements idéalisés et genrés, définis par la littérature prescriptive, et la « réalité historique », appréhendée en fonction des buts particuliers de chaque historiographe médiéval. Enfin, grâce aux mises en parallèle avec d'autres reines, le parcours d'Élisabeth de Bohême se dégage comme un phénomène inscrit dans un système de valeurs, relevant de l'idéal de l'office de la reine.

chroniques – Élisabeth de Bohême – office de la reine – pouvoir – rôles genrés

Figures of Queens in Czech Chronicles in the Fourteenth Century : Ideal, Power, Transgressions

This paper deals with the image of queens in Czech chronicles from the fourteenth century, focusing especially on Elizabeth of Bohemia, situated within the context of dynastic transition between the Přemyslids and the Luxembourgs. Thanks to divergent accounts of her life and its different moments, necessarily determined by her marriage, it is possible to analyse how the narrative reflects the tensions between idealized gendered behaviour, defined by prescriptive literature, and "historical reality", described according to the objectives of each medieval historian. Elizabeth's life, examined in parallel with those of other queens, appears ultimately as a phenomenon inscribed in a particular system of value, thus revealing the ideal of queenship.

chroniques – Elizabeth of Bohemia – gendered roles – power – queenship

64. *Chronicon Aulae Regiae*, L. III, cap. II, p. 320. Pour le problème de l'origine étrangère des reines voir J. BAK, « Queens as Scapegoats in Medieval Hungary », dans *Queens and Queenship*..., p. 223-233.